

Réalité et fiction du temps opératif en psychomécanique

Claude-Daniel Le Flem

Volume 17, Number 1, 1988

Psychomécanique du langage

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/602616ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/602616ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0710-0167 (print)

1705-4591 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Le Flem, C.-D. (1988). Réalité et fiction du temps opératif en psychomécanique. *Revue québécoise de linguistique*, 17(1), 107–135.
<https://doi.org/10.7202/602616ar>

Article abstract

The parameter of **operative time** which transforms the linguistic structure into a process and the oppositions into positions in a **continuum** makes of psychomechanics a mentalist and enunciative theory.

The drawback is the fact that the duration, substratum of the mental operations, is exploitable **ad infinitum**. Guillaumians tend to abuse this facility by referring to it differences in meaning which actually are a result of the contextual interplay in discourse. As a consequence, polysemy is generalized, a fact which violates the semiological function and overloads the morphological and syntactical components. The required counter-movement has started.

RÉALITÉ ET FICTION DU TEMPS OPÉRATIF EN PSYCHOMÉCANIQUE

Daniel C. Le Flem

1. Introduction

On sait ce qui fait de la psychomécanique un structuralisme radicalement différent: la langue n'y est pas conçue comme un ensemble statique d'oppositions binaires, mais comme une cinématique mentale où ces oppositions, traitées comme des successivités, s'ordonnent en positions d'avant et d'après sur des axes figurant des mouvements de pensée sous-tendus par du temps opératif (TO). La structure s'anime, devient une dynamique où le sens n'est plus une somme de discontinuités, mais s'inscrit dans un **continuum** où des quantités de mouvement — et donc des quantités de temps — établissent les discriminations linguistiques. Là est l'originalité profonde de la psychomécanique, et la raison de son actualité: prenant en charge le sujet et son activité productrice, elle est d'emblée, et dès le paradigmatique, une théorie générative et énonciative.

Ce constat rappelé, il faut être conscient que la considération du facteur temps — «dont, en toute question linguistique, il y a lieu de tenir le compte le plus étroit» (Guillaume 1948: 9 ms) —, si elle évite le «réductionnisme appauvrissant» (J. Cervoni 1984:87-91) des démarches de type saussurien fondées sur le discontinu, comporte une contrepartie négative sous l'espèce du danger de surpuissance; la tentation est grande lorsqu'on dispose d'un analyseur aux possibilités illimitées — le nombre des oppositions est fini, celui des positions dans un **continuum** théoriquement infini — d'en user trop libéralement en l'appliquant à des contenus de signification illusoire. De fait, beaucoup de psychomécaniciens — Guillaume le premier — y ont cédé, la tendance allant d'ailleurs en s'accusant.

Une réaction a cependant commencé à se dessiner, destinée à contrer cette inflation du sens à laquelle la théorie est particulièrement exposée. Ainsi,

J.-M. Léard (1984) dénonce le recours au TO dans le rapport entre **signifiés de puissance** et **d'effet** comme une «facilité» entraînant la «mise à l'écart» des autres opérations morpho-syntaxiques, et suggère une approche plus synthétique des faits grammaticaux. L'attaque n'est toutefois pas efficace: que le sens observé résulte de la combinatoire textuelle n'exclut pas — c'est la parade habituelle — sa prévision dans le système, le locuteur choisissant par anticipation, en quelque sorte, le signifié conforme aux besoins du discours. L'élimination de cette redondance requiert une remise en cause plus essentielle que réalisent les récents travaux de J.-C. Chevalier, M. Launay et M. Molho (1984, 1986) et de M. Launay (1986). La place prépondérante qu'ils accordent au signifiant, le partenaire largement négligé de la célèbre équation dans la linguistique moderne, a notamment pour conséquence de renverser totalement la perspective à propos de la polysémie. Le décalage entre la structure signifiante et la structure de signifié postulée n'est plus simplement enregistré comme un état de fait attribuable au désordre, à l'absence de système qui est la loi de la première, mais interprété comme l'indice que la seconde «n'est qu'une structure de référence, à distinguer du signifié proprement dit, ou plutôt de la **signifiante** (...) que marque le signifiant» (Molho et al. 1986:7). J'ai moi-même montré (1984) qu'une confusion de cet ordre — entre **chronologie** et **chronopérience** dans les termes de B. Pottier (1974:64-67; 196-197) — fausse l'analyse guillaumienne de l'indicatif français. Élargissant le cadre, cet article s'attachera à prouver que, sous diverses formes, elle sous-tend à elle seule plusieurs hypothèses majeures de morphologie et de syntaxe auxquelles l'aphorisme de Guillaume qu'«il faut du temps pour penser comme il faut du temps pour marcher» n'apporte qu'une caution tout à fait dérisoire¹.

1. J.-P. Mailhac (1986) s'en prend plus fondamentalement à la **forme** du TO dans les psycho-systèmes: il estime que la référence des systèmes linguistiques à un axe temporel n'a de sens que si quatre conditions - présupposés pour la psychomécanique - sont remplies: simplicité, linéarité et unidirectionnalité, autonomie fonctionnelle; or, leur plausibilité est faible et la justification des présupposés deux et trois par les principes de **non-récurrence** et de **condition d'entier** - d'ailleurs fréquemment transgressés - est insatisfaisante.

2. Chronologie de l'acte de langage

Les hypothèses en question concernent tant le paradigmatique que le syntagmatique, donc la totalité de l'acte de langage, opération momentanée de construction du discours — d'**effectio** — qui s'insère entre le **puissanciel** de la langue, représentation intégrale et permanente du pensable, et l'**effectif**, le discours résultatif. Sa chronologie intérieure comporte trois grandes phases (Guillaume 1973:154-156):

- la **saisie radicale** (SR) des éléments formateurs de mots
- la **saisie lexicale** (SL) assemblant les éléments radicaux en mots
- la **saisie phrastique** (SP) groupant les mots en phrases

les deux premières couvrant le champ de la morphologie, la troisième celui de la syntaxe. Son déroulement peut grossièrement se décrire ainsi: le locuteur, suivant un plan fixé par la **visée phrastique**, engage la réalisation d'une série de programmes opératifs de mots (SR) qu'une fois accomplis (SL), il combine en syntagmes et en phrases (SP). Chacun de ces programmes — ou «logiciels» (Valin 1981) —, pré-institués dans le système intégrant des parties de langue, impose la sélection ordonnée d'éléments formateurs dans les sous-systèmes correspondants: ce sont les **formes vectrices de la morphogénie** (nombre, genre, temps, personne, etc.), mais aussi les éléments formels composant la **lexigénie** des parties non prédicatives. Dans le macro-système des parties de langue, où chacune occupe une position donnée, dans le système de chacune d'elles et les sous-systèmes des éléments formateurs qu'elles comprennent et, finalement, dans l'assemblage des résultats jusqu'à la phrase visée, tout est mouvement, quantité de mouvement, et donc temps: nécessairement logique — abstrait, fictif, imaginaire — dans le **puissanciel** de langue où la durée est absente — c'est le temps «logiciel» de R. Valin (1981:25, note 8; 1985:99); infiniment court, mais réel, et donc théoriquement mesurable, dans les opérations d'**effectio**². Au delà de l'évidence banale que l'énonciation exige du

2. La distinction d'un TO matériel et d'un TO immatériel échappe à beaucoup de commentateurs qui croient y voir une contradiction. En fait, contrairement à ce que pensent A. Jacob (1980:515-516), M. Toussaint (1967:99; 1972:73-74; 1983:112-113) et M. Wilmet (1972:98; 1980a:55), il n'y a ni hésitation chez Guillaume et ses successeurs, ni, entre eux - à l'exception de H. Bonnard et de J. Stéfanini -, divergence d'interprétation quant à la nature du TO, mais qualification différente selon que la langue est envisagée comme système de

temps, son déroulement précis (étapes et relais), le nombre, le contenu et la forme des systèmes en jeu soulèvent d'énormes problèmes (cf. note 1) mis en évidence, plutôt que réglés, par A. Joly et D. Roulland (1980) et R. Valin (1981), et qui devraient faire l'objet d'une investigation minutieuse, ici hors de propos. Seule sera débattue la question spécifique de la génération, par le biais du TO, d'un surplus de sens.

3. Le temps opératif et le sens

3.1 Saisie radicale: Signifié de puissance et signifié d'effet

3.1.1 Les signifiés intra-paradigmatiques représentent chacun un moment, une position d'une opération mentale qui prend la forme d'un schème bi-tensoriel, un mouvement généralisant — de l'étroit au large — répliquant à un mouvement particularisant — du large à l'étroit: c'est le **tenseur binaire radical (TBR)**, «mécanisme de puissance de l'esprit humain» et «assiette de tous les systèmes dont les langues ont produit en elles une définition» (Guillaume 1964:146, 197-198; 1973:200-201). Acceptons ce postulat qui, encore une fois, a le mérite d'unir dans une continuité les termes d'une opposition et peut se prévaloir de quelques applications séduisantes (l'article, le nombre), même si ses contraintes sont telles que Guillaume n'a pu y rapporter tous les systèmes étudiés, comme la chronogénèse. Plus discutable, mais toujours plausible, est l'obligation pour la pensée de reconstruire lors de chaque emploi les signifiés, la représentation qu'ils sont en langue, en parcourant et en interceptant les cinétismes, la **praxéogénie** reproduisant le travail de la **glossogénie**. Un seuil est cependant franchi lorsque, prenant avantage du **continuum** et de son parcours par la pensée, on y distribue des

représentation puissanciel, préexistant à l'acte de langage - lieu du TO abstrait -, ou, activée, comme composante de cet acte - lieu du TO concret. Cette dualité que clarifie l'introduction tardive de l'effection est très nette chez R. Valin dès l'«Avant-propos» de **Temps et verbe** (1965:XV) et sera réaffirmée constamment par la suite (1971:51-52; 1984:12-13; 1985:98-99). M. Toussaint (1983:108-114) ne peut donc soutenir que les représentations ne sauraient avoir d'existence indépendante antérieure à l'expression, et que le postulat «à vocation moniste» du TO abolit la dichotomie dualiste langue/discours. Comme le notent A. Joly et D. Roulland (1980:538), un tel rejet est absolument incompatible avec le fait que toute la théorie de Guillaume «repose précisément sur la distinction de la langue et du discours».

différences de signification non plus seulement entre signes, mais entre signifiés d'un même signe³. L'abandon du garde-fou sémiologique qui permet d'admettre:

«outre les deux ou trois positions remarquables que signalent les oppositions morphologiques d'une parfaite netteté, un nombre illimité de positions intermédiaires aux contours flous» (Cervoni 1984:90; je souligne)

est déjà suspect en soi; il viole en fait un principe de base du structuralisme, la **fonction sémiologique** — ou **sémiotique** — constitutive du signe, qui fixe l'inventaire des valeurs d'un système linguistique en reconnaissant comme telles les différences de contenu qui, dans l'épreuve de commutation, entraînent un changement dans l'expression (Hjelmslev 1968:65-79; 1971:125-131). La négligence de cette fonction fait courir un risque sérieux d'apriorisme méthodologique, contre lequel ne prémunit pas l'alibi spécieux de la dichotomie de la **puissance** et de l'**effet**: une forme peut avoir plusieurs signifiés d'effet dans le discours, mais tous dérivent d'un signifié de puissance unique en langue, où la fonction sémiologique serait donc sauvegardée. Car s'il est vrai que les valeurs d'emploi s'observent seulement dans le discours, il faut qu'elles soient prévues en système sous forme de positions occupables dans le TBR, et effectivement occupées dans l'énonciation: elles relèvent donc bien d'un mécanisme de langue⁴.

3. J'utilise l'équation saussurienne, dont Guillaume permute les étiquettes **signe** et **signifiant** (signifiant = signe + signifié).

4. Cf. Guillaume (1964:147): «Le rôle du discours (...) est de les faire servir (...) à la seule saisie effective d'un instant (...) choisi parmi les instants consécutifs que comprend le mouvement entier» (je souligne) et R. Valin (1955:57-59; 1964:26-27; 1971:45-46).

3.1.2 Le système de l'article, dont la figure 1 rappelle le dispositif familier, servira de première illustration:

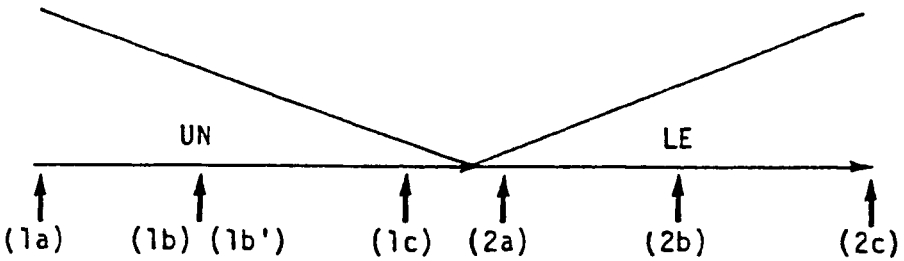


Figure 1

- (1)
 - a. Un psychomécanicien accepte le TO.
 - b. Un psychomécanicien orthodoxe accepte le TO.
 - b'. Consulte-moi un psychomécanicien!
 - c. Un psychomécanicien a attaqué le TO.

- (2)
 - a. Unanimement contesté, le psychomécanicien a renoncé.
 - b. Le psychomécanicien orthodoxe accepte le TO.
 - c. Le psychomécanicien accepte le TO.

Un et **le** sont des actualisateurs qui règlent l'extension de langue du substantif pour lui faire épouser une **extensité**, totale ou partielle, en convenance avec les besoins momentanés du discours. La succession et l'orientation de leurs cinétismes ont suscité des réserves plus ou moins fondées: la possibilité des séquences (1c) et (2a) — **un psychomécanicien a attaqué le TO; le psychomécanicien a renoncé** — et l'impossibilité de la séquence inverse confirment bien, mais pour le pôle singulier seulement, que **un** pose et que **le** présuppose, tandis que la polarisation des deux tensions, respectivement fermante et ouvrante, n'est soutenue

que par le sens de **un**, le singulier n'ayant apparemment pas de «portée universelle»⁵. Plus préoccupantes sont les interceptions pratiquées sur les vecteurs, et dont l'interprétation est quasi unanimement quantitative: (1a) et (2c) sont des génériques, (1c) et (2a) des individuels, les intermédiaires (1b) et (2b) désignant des ensembles d'étendue variable, en nombre théoriquement illimité. La détermination des positions relatives exactes de ceux-ci est, hormis quelques cas privilégiés, à ce point problématique en analyse que leur saisie par le locuteur dans la genèse paraît irréalisable. La difficulté est le plus souvent pudiquement ignorée, ou encore éludée grâce à la subsumption des «mille coupes» envisagées par Guillaume (1964:149-150) sous une position théorique unique sur chaque tension. Leur évacuation complète est plus judicieuse: il est clair en effet que les coupes (1b) et (2b) procèdent d'une confusion de l'extensité avec l'extension logique, réduite par des compléments de compréhension, les énoncés demeurant d'authentiques génériques visant la totalité des membres de la classe (**tous les psychomécaniciens orthodoxes**)⁶. Ne subsistent alors que les valeurs extrêmes, singulière et générale, de **un** et **le**, la polysémie, même ramenée à deux signifiés, continuant d'être gênante pour la fonction sémiologique. Invérifiable et infalsifiable, elle n'est peut-être après tout qu'une illusion d'optique: il n'existe pas le moindre argument qui puisse exclure décisivement la neutralité de l'article vis-à-vis de — ou sa simple compatibilité avec — ce contraste, le décodage de l'extensité étant purement interprétatif, assuré pragmatiquement par la situation d'énonciation et/ou de l'environnement linguistique⁷.

La critique de la version la plus répandue du système — critique pour cela indispensable — ne présume pas, ce que font par contre ses tenants, qu'elle reflète

5. Wilmet 1980a et 1980b. Le bilan du second (236-238) me semble plus nuancé que celui, très négatif, du premier.

6. Le Flem 1975:5.2.477. Cf. M. Wilmet (1972:29-44, 85-86; 1980a:57-58; 1980b:237-238) et A. Joly (1986:117).

7. Cette vision des choses est longuement et remarquablement développée dans un article capital de M. Launay (1986:13-27 surtout), dont je partage les vues sans restriction. Voir aussi J.-M. Léard (1984:1.1,65 et 2.2,68), et la réaction de A. Joly (1986:118) qui noie habilement le poisson: il ne s'agit pas de montrer que le recours au TO est «conciliable avec les opérations situationnelles et contextuelles» - il l'est évidemment! -, mais d'établir de façon indépendante la nécessité d'un mécanisme de variation qui doublerait l'action du contexte.

fidèlement la pensée de Guillaume. Or, bien que pour l'essentiel nullement incompatible avec les trois textes de référence de **Langage et science du langage** (1964:143-183), cette version s'accorde mal avec eux sur plusieurs points importants, comme la localisation par Guillaume des généralisations et des particularisations maximales, non pas à l'universel et au singulier, mais à leur voisinage immédiat (1964:149; cf. 41, 169, 237), et, surtout, la coexistence dans les exemples généralisants de Guillaume des types (1a) et (2c) avec **le soldat français** (151-154), **un homme droit** (168), en tous points semblables aux moyens (1b) et (2b). Ces accrocs incitent à se demander si, la forme de la discussion demeurant quantitative, le contenu discuté n'est pas, comme Guillaume le pensait, après Meillet, de tous les faits linguistiques, plutôt qualitatif (1964:47, 60). Précisément, H. Curat (1985) vient de servir une magistrale leçon d'exégèse à une jolie brochette de psychomécaniciens (moi compris) coupables — par escamotage, suppléance, réfection ou réduction — d'avoir «*mésinterprété[e], tronqué[e] ou abusivement simplifié[e]*» la théorie de l'article, et qu'il invite à refaire leurs devoirs sur les extensités moyennes. La démonstration, étayée par des sources allant de 1919 à 1946, est irréfutable: les quelques moyens découverts n'ont rien de commun avec (1b) et (2b); ils sont, nouvel embarras, apparemment indifférenciables des singuliers, à l'exception, peut-être, de l'indétermination qui caractérise:

(3) «*Une personne m'a dit que (cherchez laquelle)*» (Guillaume 1941: 7 ms)

lui-même analogue à celui «*suppléé*» par H. Curat (1982:117; cf. 1985:11) où **un**, comme dans (1b'), est paraphrasable par **n'importe lequel**:

(4) «*Prenez un bonbon*»⁸.

Le but avoué de H. Curat est de rétablir les choses, de «*redresser*» des interprétations erronées; il ne se prononce ni sur la «*validité*» ni sur la «*cohérence*» d'une thèse qui repose essentiellement sur l'interaction du «*fond de tableau*», champ d'extension de largeur variable, et de l'«*image portée*», le nom en effet qui s'y projette, en épouse la dimension (le) ou s'en détache (**un**). Le caractère fortement impressif de ces deux notions qui remontent au **Problème de l'article** (1919) —

8. A. Joly (1986:124-125) porte le désordre à son comble: dans **France veut épouser un Chinois** (quel qu'il soit), la saisie de la première tension se fait à l'universel!

étrangement passées sous silence dans les trois études de 1964 —, et le fait que leur relation ne permette pas de comprendre les extensités intermédiaires de Guillaume, a **fortiori** de discerner en les situant sur un axe les variétés d'une gamme dite infinie, ou, pour la plupart, de les départager des singuliers véritables, laissent cependant bien peu d'espoir qu'on tienne là le véritable mécanisme génétique. Quant au type (1b'), seul moyen qualitatif que la paraphrase distingue formellement du singulier, il semble fortement dépendant du contexte — il refuse selon le verbe l'un des présents (**j'ai appelé un taxi**) ou les deux (**je consulte/j'ai consulté un psychomécanicien**), répugne au passé (**un taxi passa/passait**) — et, argument majeur, n'a pas de partenaire symétrique en deuxième tension (Wilmet 1980b:238).

Difficile à suivre, la piste qualitative aboutit à la même impasse que la quantitative. Cette conclusion renforce la méfiance à l'égard de tout système d'extensité de langue, auquel sera préférée la souplesse de la solution interprétative déjà évoquée.

3.1.3 Cette issue prévaudra partout où la fonction sémiologique n'est pas respectée. Elle simplifiera aussi grandement la systématique des formes verbales qui fait un usage particulièrement immodéré du TO: spécialement celle de l'imparfait que l'annulation ou la négativation d'une «variable z» qui le sépare du présent fait changer d'époque, passer dans le présent ou le futur (Valin 1964:31 et sv) et qui, intérieurement, se prête à toutes les variations sur les **chronotypes** α et ω (inaccompli/accompli) composant la formule de cette forme sécante du passé, sans parler des saisies en «exotopie» d'avant ou d'après — dans le non-événement! — (Joly et Lerouge 1980:28-31) ou de subtils jeux sur la limite. Compliqué, ce modèle est pourtant impuissant à absorber les imparfaits de décadence syntaxique (**je savais que tu venais**), logique (**si tu voulais**) et stylistique (de politesse, hypocoristique). Il est aussi contradictoire, puisque l'accompli positif qui définit la forme peut équivaloir à zéro (**un peu plus, je tombais**), alors que c'est à sa présence seule que cet exemple doit de suggérer l'imminence de la chute. Il est enfin sans nécessité, la cause réelle des effets de sens résidant dans «le rôle déterminant du contexte, la nature de l'énoncé et le sémantisme du verbe » (Joly et Lerouge

1980:31)⁹. En un mot, c'est une fiction explicative en ce qu'il confond la représentation linguistique de l'imparfait avec un miroir de la réalité d'expérience multiforme.

3.1.4 Quel que soit le système d'éléments radicaux considéré, la psychomécanique pose fort justement qu'une forme a en langue une valeur absolue, mais ajoute aussitôt qu'elle condense dans son unité une multitude d'effets divers dont la détermination est dévolue au discours. Là est l'ambiguïté fondamentale: car si, comme le dit explicitement Guillaume dans la conférence liminaire de l'année 1947b à propos de l'article, du présent et de l'imparfait, les valeurs discursives sont bien le fait d'«un effet de voisinage de mots: un effet de contexte» (1 ms), il n'est pas question de les faire découler simultanément d'opérations pratiquées sur des schèmes de langue avec dépense variable d'énergie mentale. Il faut renoncer à ce lourd appareil qui, sous le couvert de l'effectation, réintroduit en langue une fausse polysémie et supprime le gain réalisé par le signifié de puissance.

3.2 *Saisie lexicale: la subduction ésotérique*

3.2.1 La séquence des saisies radicales et la sommation de leurs résultats, d'où sortira finalement le mot avec la saisie lexicale, composent pour chaque partie de langue un itinéraire mental programmé lui aussi sous la forme d'un tenseur binaire: la première tension supporte la genèse de matière — notionnelle (parties prédicatives) ou formelle (parties transprédicatives) —, la seconde, l'information grammaticale. Cet espace de lexicalisation abrite un autre artifice opératif qui enfreint également la fonction sémiologique: la **subduction ésotérique**. Toujours associée dans le domaine verbal à la **subduction exotérique** qui désigne une propriété statique d'antériorité plus ou moins grande, en chronologie de raison, de certains verbes fondamentaux (**être; avoir; pouvoir, devoir, falloir, etc.; aller; faire; etc.**), l'ésotérique constitue un processus dynamique, agissant sur un seul vocable, pas forcément verbal, et grugeant sa signification pour le porter à des états de plus en

9. Le malaise est constant dans l'étude du présent français par A. Vassant (1980:296-307): les variations de la valeur de langue sont dites produites par «les données contextuelles» (296), mais l'analyse des emplois multiplie les «saisies» d'événement dans des schèmes opératifs.

plus légers et abstraits de lui-même. Il s'exerce par exemple sur être et avoir que leur antécédence idéelle, en tant qu'expression des idées d'existence et de possession, prédisposait, selon Guillaume (1964:73-86), à subir cette sorte d'érosion sémantique: pour avoir, du verbe plein (avoir de l'argent) à la locution verbale (avoir mal), à l'auxiliaire (avoir été) et, enfin, au rang de simple morphème (chanter-ai/ais). La théorie dispose ainsi d'un second moyen de traiter la pluralité significative prêtée à un signifiant, auquel elle fait appel lorsque l'unité concernée ne fait pas partie d'un couple, comme un et le, que les signifiés d'un couple possible ne sont pas homologues — être n'est pas réductible à un morphème comme avoir qui, lui, n'a pas d'emploi absolu —, ou, encore, que les signifiés subdits d'une unité isolée n'entrent pas dans le même moule morphogénique, situation commune à beaucoup d'éléments non prédicatifs: de, préposition et particule; si, quand, comme, adverbess ou conjonctions, etc. Cette dernière particularité force G. Moignet à imaginer une mécanique de subduction fort complexe, capable d'affecter à la fois la matière et la forme: l'évidement plus ou moins prononcé de la sémantèss s'obtient par une interception proportionnellement hâtive del'idéogènèss par la morphogènèss:

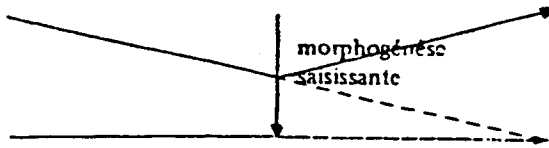


Figure 2 (Moignet 1981:125)

qui se traduit par une dépense moindre de mouvement et de temps et, d'autre part, entraîne un développement de la morphogènèss limité à raison de sa précocité¹⁰.

10. Moignet 1981:124-129, 267-271. Rien de tel chez Guillaume (1964:77-78) pour qui les deux genèss «se superposent»(?), et sont normalement «isochrones»; la «progression plus rapide»(?) de la morphogènèss, son achèvement - non sa survenance - précoce, causent la subduction.

3.2.2 L'application au spectre sémantique de *avoir*, à l'exclusion des morphèmes de futur *-rai/-rais*, donne la figure 3:

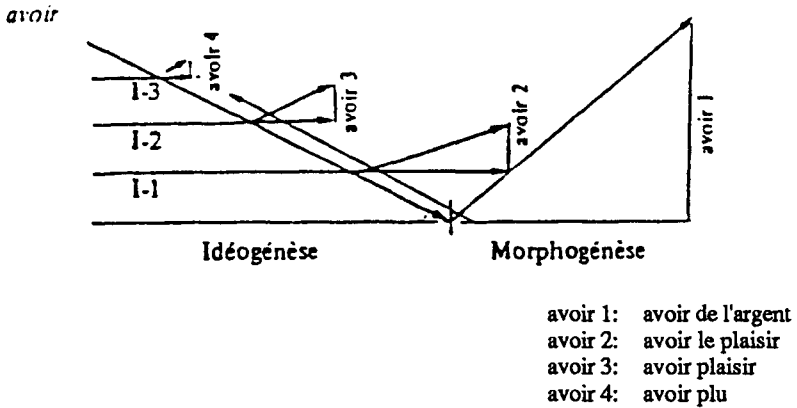


Figure 3 (Moignet 1981:271)

où la régression des deux génèses est sensible graphiquement, et cela bien que *avoir*, toujours conjugable à tous les aspects, modes, temps et personnes, conserve son intégrité de forme verbale! À ce démenti empirique opposé à la variation en deuxième tension s'ajoute le manque de précision de la première tension, puisqu'on ne sait pas très bien quelle est la matière de départ, quel est le **quantum** prélevé à chaque stade de la subduction, ni, par conséquent, le solde des trois soustractions et les durées de T_0 qui les séparent. Le vice rédhibitoire est toutefois que les quatre sens de *avoir* enregistrés le sont évidemment dans le discours: c'est le contact avec l'objet nominal **l'argent** qui lui confère la signification concrète de «posséder», qu'il perd associé à un substantif abstrait ou sans article, ou à un participe passé, au profit d'autres de plus en plus impalpables. Autrement dit, la figure 3 ne fait qu'ordonner des valeurs discursives, des éclairages contextuels de *avoir*; elle pose inutilement et abusivement en langue un mécanisme linguistique différenciant par position des effets de sens dont la réalisation dépend exclusivement de l'acte d'énonciation et, par là, délivre de l'obligation de découvrir le signifié de puissance qui les autorise tous: la sémantèse qu'entrevoit — paradoxalement! — G. Moignet comme un «mouvement de pensée

positivant» apte à intégrer la «position plénière» et d'autres, «beaucoup moins précises et particulières» (269).

3.2.3 Déclarée l'un «des grands procès mentaux qui président à la construction des langues» (1964:74), la subduction ésotérique reste chez Guillaume confinée à la catégorie du verbe, tandis qu'elle prolifère de façon extraordinaire chez G. Moignet¹¹: elle lui sert à rendre compte des différents sens de **aller**, **venir**, **faire**, des modaux (**savoir**, **pouvoir**, **devoir**, **vouloir**), de l'adjectif antéposé ou postposé (3.3.1.2, **infra**), des adverbes non prédicatifs (**si**, **où**, **comment**, **combien**, la négation **ne**), ainsi que de la mobilité catégorielle de plusieurs unités non prédicatives (**si**, **quand**, **comme**, adverbes et conjonctions; **de**, préposition et particule; **le**, pronom personnel et article, etc.), et même des emplois métaphoriques du substantif et de l'adjectif¹². C'est cependant avec la triade **qui**, **quoi**, **que** qu'elle trouve son exploitation la plus cohérente et la plus poussée, dont **que** lui-même marque le point culminant. La résolution en faveur de la seconde du dilemme homonymie/polysémie, qui consiste à considérer comme des avatars d'un **que** basal des usages dispersés dans les grammaires traditionnelles — pronom interrogatif, pronom relatif, adverbe interrogatif, exclamatif ou relatif, conjonction et particule —, témoigne du «credo psychosémiologique» (Wilmet 1982:9) de l'auteur et de sa vision finaliste plutôt qu'«accidentelle» des évolutions phonétiques (**quem**, **quod**, **quid**, **quam**→**que**). Les signifiés sont alors ordonnés sur un axe idéogénétique attaqué de plus en plus précocement par une morphogénèse de moins en moins élaborée, causant ainsi une déplétion en trois étapes à partir d'un **que**₁ substantival — (5a) —, livrant un **que**₂ adjectival — (5b) —, un **que**₃ adverbial — (5c) — et un **que**₄ conjonction/particule — (5d)¹³:

11. Voir la copieuse entrée «subduction» dans l'index, et l'appendice (293-296).

12. La décatégorisation - imaginaire! - du substantif (**Il est professeur**) et, peut-être, de l'adjectif (**tourner court**) est curieusement attribuée à une subduction exotérique (296).

13. Moignet 1981:124, 189-190, 246-252. Le degré ultime **que**₄ se divise en trois sous-états de plus en plus subdits: inverseur **ne ... que**, conjonction et particule. Cf. M. Wilmet (1982:9,14), qui juge à tort que «Moignet abandonne discrètement l'axiome du temps opératif».

- (5) a. Que penses-tu du TO?
 b. Le TO que demande une saisie.
 c. Le TO est plus contestable qu'on pense!/Que de TO!/ Que sert de critiquer le TO?
 d. Qui conteste que le TO existe?

En figure:

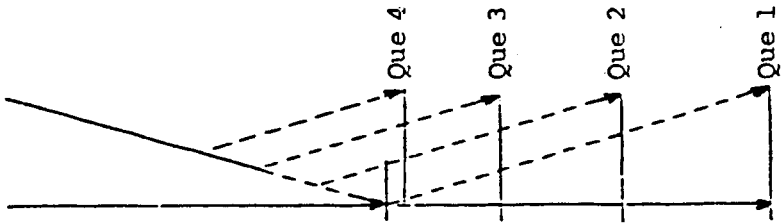


Figure 4

Cette modélisation ne résiste pas davantage à l'examen. Côté matière, le flou est plus prononcé encore que pour avoir: seuls les sens de départ et d'arrivée, ce dernier très vaguement, sont définis, mais non les prélèvements, qualitativement et quantitativement, par lesquels l'état plénier d'«être inanimé virtuel» devient à terme un «regard en direction du positif», «un regard thétique»(?), ni donc ce qu'il subsiste aux stades intermédiaires du relatif et de l'adverbe; côté formel, les morphogénèses de plus en plus courtes imagent d'une manière plus que simpliste la perte successive du genre neutre avec l'adjectif, du cas régime avec l'adverbe et, enfin, de l'incidence de type prédicatif, ce qui ne laisse au **que** conjonction qu'une morphologie «ultra-légère», non précisée. On peut d'ailleurs douter qu'il y ait réellement changement de catégorie: si **que** est bien à quelque point du processus qu'on le saisisse un «nominalisateur», ou «intégrateur» de phrase, c'est-à-dire, selon Guillaume, un agent translatif capable de «transformer la phrase en un mot complexe de la nature du nom»¹⁴, ne doit-il pas, pour remplir ce rôle, garder jusque sous l'étiquette de particule sa nature (pro)nominale, donc une incidence substantivale?

14. Moignet 1981:189, par. 302. Guillaume 1973b:151. Guillaume ne considère toutefois que deux types de nominalisation: par le relatif (interne) et par le conjonctif (externe).

Complication supplémentaire, chacune des valeurs de **que** peut ouvrir sur de nouveaux choix systématiques proposés à la saisie radicale, dont la conciliation avec le processus de subduction est fort malaisée. Ainsi, le locuteur en quête du conjonctif engendrera l'état maximale subduit de **que**; ce **que**, comme tout mot grammatical, a pour signifié de puissance un cinétisme lui aussi susceptible de saisies: précoce — le **que** qui suppose (subjonctif); tardive, le **que** qui pose (indicatif) (Guillaume 1945: 1-4 ms). Deux possibilités s'offrent alors: ou bien ce cinétisme se confond avec l'axe d'idéogénèse, et dans ces conditions la figure 4 est incomplète, **que**₄, qui déjà subsume trois positions (cf. note 13), devant se dédoubler en deux coupes, auxquelles s'ajouteront celles à prévoir éventuellement pour les **que** subséquents; ou bien l'alourdissement de l'idéogénèse, et l'hétérogénéité qu'il provoque, puisqu'y voisinent des sens subdits et leurs signifiés d'effet prévisionnels, seront évités en posant que la saisie radicale de ceux-ci a lieu, comme pour les éléments formateurs grammaticaux, sur un axe différent, une fois atteinte la position 4 dans le programme opératif de **que**. Or, l'obtention du conjonctif coïncidant avec l'engagement de la morphogénèse, comment pourrait s'effectuer cette sélection seconde, par ailleurs non différable? Comment loger en un seul instant de TO la réalisation de deux opérations distinctes? La difficulté semble bien incontournable.

En résumé, l'inanité des deux hypothèses de subduction et de sa création par une morphogénie survenant plus ou moins tôt et plus ou moins lestée éclate lorsqu'on les pousse à leurs conséquences ultimes. Si ce constat reconduit à la case départ, la situation s'est grandement clarifiée: le rejet de la polysémie comme illusion de l'observateur abusé par des infléchissements contextuels de **que** en discours, et le parti pris psychosémiologique qui écarte l'homonymie imposent le dénouement: celui d'un **que** unique, lexicalement et morphologiquement, constamment nominal du pronom interrogatif à la particule. Il vaut bien entendu, *mutatis mutandis*, pour l'ensemble des morphèmes en cause¹⁵.

15. M. Wilmet (1982:16-22) retient comme «signifié de puissance» de **que** une combinaison de cinq facteurs - **sémantème** («indéfini» + «patient»), **représentant**, **actant**, **ligature** et **translateur** - susceptibles de prendre les valeurs 0 et 1; la formule SRALT donne 32 possibilités théoriques, dont 24 sont effectives. Ce complexe de traits sémiologiques (S), sémantico-logique (R) et morphosyntaxiques (A, L, T), qui peut s'annuler totalement (de 11111 à 00000), n'a bien entendu rien de commun avec ce que la psychomécanique entend par signifié puissançiel. Taxonomie n'est pas système!

3.3 Saisie phrastique

La faiblesse la plus criante de la psychomécanique, aux yeux d'un non-initié, réside dans le sous-développement de sa composante syntaxique. Les guillaumiens eux-mêmes en conviennent, mais allèguent aussitôt, avec un optimisme sans doute excessif, que la syntaxe est largement contenue, prévisionnellement en quelque sorte, dans les acquis de la morphologie qui la conditionne — en particulier le système de l'incidence —, sur laquelle il importait de concentrer d'abord les efforts de l'analyse du langage (Valin 1981:VII, XII-XV et 29). Le handicap provisoire s'explique aussi partiellement par la contrainte impérative qui pèse sur la théorie: sa vocation génétique lui prescrit, en plus de fournir une description de la syntagmatique résultative, de percer le secret de sa production, c'est-à-dire de reconstituer en le référant au TO porteur le procès extrêmement complexe prenant origine à une visée de discours et débouchant sur un dit effectif. C'est le défi audacieux que relève R. Valin dans *Perspectives* (1981) — une cinquantaine de pages pour la genèse du syntagme nominal **un très gros chat (!)** — sans pour autant convaincre d'adhérer à des décisions qui, en l'absence quasi totale de support empirique, demeurent éminemment conjecturales: notamment l'inversion de l'ordre opératif par rapport à l'ordre d'inscription dans la phrase (**chat**→**gros**→**un**) (pp.44 et sv), la définition de l'incidence interne comme un apport au réel extra-linguistique (!) tenu sous visée de discours (pp.50-53) et la mise sous signes au stade du syntagme psychiquement construit (pp.30-33, 50).

Tout embryonnaire que soit la syntaxe, la surgénération de sens imputable au TO, à présent familière, n'en a pas moins déjà réussi à s'y introduire, contaminant plusieurs types de relations dans la saisie phrastique, dont le champ sera ci-après divisé en deux sous-domaines selon que l'incidence apport/support se noue entre mots non construits ou construits, c'est-à-dire nécessite — morphosyntaxe — ou non — syntaxe — le recours au cadre de la saisie lexicale.

3.3.1 Morphosyntaxe

3.3.1.1 Incidence et subduction

La formation de la locution verbale, avec ou sans article (**avoir l'air, faire peur**), est ainsi considérée comme un prolongement naturel du phénomène de subduction: la perte de matière notionnelle subie par le verbe crée un vide que vient combler le complément nominal, restaurant la complétude sémantique indispensable, en vertu d'une prétendue loi d'«intégrité quantitative du mot», à son fonctionnement en discours. L'apport nominal doit par conséquent être antérieur à l'achèvement du verbe et à son apparition en phrase, devançant les incidences syntaxiques normales, ce qui n'est peut-être pas étranger au fait que lui-même doive — autre loi! — être corrélativement déficient quant à sa forme: son intensification par **très (faire *grande/très peur)** semble effectivement indiquer qu'il n'a plus statut de substantif (Guillaume 1964:77-79; Moignet 1981:265-275). Synthétisée dans des équations impressionnantes:

$$(6) \quad \text{Avoir } (F + (M - q)) + \text{faim } ((F - q) + M) = 1 \quad (\text{Moignet 1981:268})$$

cette curieuse suppléance notionnelle, en plus de se heurter aux objections adressées à la subduction, n'est justifiée que par un principe d'intégrité sémantique qui a toutes les apparences de l'*ad hoc*, et, pour le déficit formel de l'apport de matière, par une donnée d'observation contestable: l'intensification par **très** est restreinte à la locution sans article, irrégulière (**j'ai grand/*très besoin**) et, surtout, caractéristique de la distribution du substantif sans article, même lorsque l'éventualité d'une subduction ne peut être soupçonnée (**elle est très femme, une femme très collet monté**).

Sa compétence est pourtant étendue, tant chez G. Moignet que chez Guillaume, à la locution verbale au sens large: les catégories de l'aspect (**avoir marché**), de la voix (**être sorti**), la transitivité verbale banale — **manger un steak** serait légèrement subduit en regard de **manger(!?)** — et la relation verbe/attribut du sujet (**être riche**), bien que l'intégralité des propriétés morphologiques et syntaxiques de l'adjectif y soit maintenue. C'est là vraisemblablement que C. Guimier(1980) a puisé l'inspiration pour son analyse du tour attributif de l'objet en anglais:

(7) «He painted the door red.»

Basée sur la théorie de l'incidence verbale de G. Moignet, elle fait de **painted** un verbe de discours composé où l'appoint de **red** vient pallier l'insuffisance de **paint** du côté du résultatif et rétablir l'unité au niveau du groupe: $(M - q) + q' = 1$. La disparition dans la figure 5:

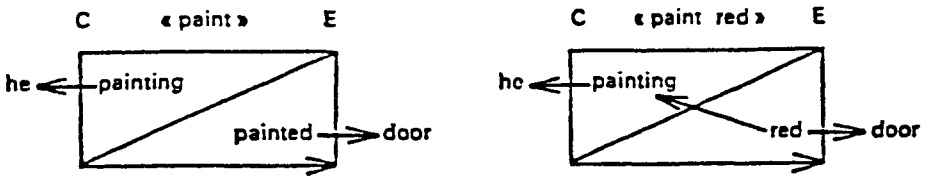


Figure 5 (C. Guimier 1980:210)

de **painted**, résultatif interne du procès auquel, pourtant, **red** est dit s'appliquer (p.205), est déjà surprenante, comme l'est l'affirmation que la dématérialisation est discursive, «n'est qu'une impression du locuteur» (p.208): qu'est-ce donc qu'une incidence à un vide impressif? La figure 5 représente d'ailleurs le procès verbal, la mutation de la causation en effectation qui relève de la morphogénèse, alors que la subduction devrait s'en prendre à la sémantèse, au sens de **paint**, qui en l'occurrence reste intact! En ce qui concerne l'auxiliaire notionnel, **red**, incident au verbe, précisément au causatif **painting** — contradiction! —, ne peut selon C. Guimier être un adjectif, dont l'incidence externe est de premier degré, et pas davantage un adverbe, car il n'est pas incident à «une incidence en développement»: c'est une pure sémantèse, non catégorisée, un «pré-adjectif», la privation de régime d'incidence n'empêchant toutefois pas son double (!) apport au verbe et, à travers lui (?), à l'objet **door**! Le TO date bien entendu les opérations — la saisie lexicale précoce de **red**, ses incidences successives — et permet selon l'auteur, qui cite Guillaume, «une compréhension véritable des choses» (p.224)!

En fait, les répercussions édifiantes de l'intervention en syntaxe du phénomène de subduction confortent plutôt les doutes sérieux émis précédemment quant à sa réalité: c'est, d'abord, la distinction, à côté des incidences syntaxiques à des mots,

- (8) a. Une sage-femme, un gentilhomme
 b. Un brave₁ homme, une ancienne église
 c. Une belle femme, une grande maison
 d. Une merveilleuse₁ histoire
 e. Une histoire merveilleuse₂, un homme brave₂

Une qualification précoce du procès produit la coalescence des deux éléments, parfois lexicalisée — (8a); médiane — (8b), (8c) —, elle opère une sorte de catégorisation de la notion substantive, un peu à la façon d'un adverbe (**un grand homme** = «un grandement homme», «une manière grande d'être un homme»); tardive — (8d) —, elle ne se distingue plus que par expressivité de l'adjectif postposé de (8c). La remontée plus ou moins poussée de l'adjectivation dans le procès du substantif ne suffit pas encore à rendre compte de l'impression d'une désémantisation proportionnelle de l'adjectif (**brave₁ ≠ brave₂ vs merveilleuse₁ ~ merveilleuse₂**) attribuée plutôt à une subduction de plus en plus forte de sa propre idéogénèse! La rencontre des deux mots tient alors de l'acrobatie: genèse substantivale engagée, suspendue, genèse d'un adjectif plus ou moins dématérialisé, incidence au substantif amorcé et reprise de la genèse substantivale, puis de celle de l'adjectif! De surcroît, la localisation des six coupes de la figure 6, qui n'épuisent pas toutes les possibilités, est plus qu'approximative: affectent-elles, comme le laisse entendre P. Vachon-L'Heureux (1984:52), la forme du substantif¹⁷, ou — c'est la position de G. Moignet (1981:45-46) — l'idéogénèse en cours pour les trois premières, terminée pour la quatrième? Quelle quantité et quelle qualité de sens perd l'adjectif antéposé dans les trois saisies, et que retient-il?

Pour être au moins plausibles, les trois degrés d'adjectivation du procès — je néglige les degrés en postposition, non attestés — et de subduction de l'adjectif devraient satisfaire à une condition: être perceptibles avec un duo substantif/adjectif identique. Le test de neutralisation du contexte est selon moi décisif et, négatif en l'occurrence, il relègue le modèle avancé au rang de pure spéculation. Car comment

précoce ou tardif, à l'incidence logique du syntagme à la visée discours, i.e., à un procès de substantivation non clos. Là encore, l'unanimité ne règne pas!

17. Antéposé, il «nomme une modalité du procès», postposé, il se «dit de l'agent du procès».

ne pas présumer que les écarts sémantiques ressentis découlent strictement des réactions spécifiques entre les variables en présence, les notions — non subduites — substantivale et adjectivale? Le jeu se ramène alors à l'opposition simple, marquée sémiologiquement dans la séquence et semblable pour tous les couples, de l'adjectif antéposé et de l'adjectif postposé, pour laquelle est tout à fait concevable une incidence entre mots construits, mais s'adressant à des supports distincts dans le substantif: respectivement, et en simplifiant quelque peu, la sémantèse et la personne grammaticale support¹⁸. L'hypothèse des saisies de genèse n'a donc aucun caractère de nécessité.

3.3.2 Syntaxe: L'incidence à une incidence

Une syntaxe dans laquelle les rapports s'établiraient exclusivement entre mots achevés ne serait pas encore à l'abri des excès du TO. Témoin, le parti que tire G. Moignet (1963:176-177) de la définition par Guillaume de l'incidence externe de second degré comme une incidence à une incidence en cours, que la pensée peut alors intercepter. Ainsi s'opposent **patiemment** dans (9a), précocement apport à l'articulation du verbe et de son support, qu'il qualifie conjointement, et **vainement** dans (9b), dont l'incidence plus tardive atteint seulement la sémantèse verbale, plus précisément l'incidence interne(?) du verbe à sa base sémantique¹⁹:

- (9) a. On écoutait patiemment la critique du TO.
 b. On cherchait vainement des contre-arguments.
 c. Heureusement, le TO résiste.
 d. Manifestement, il se trompe.

18. Pour P. Vachon-L'Heureux (1984:52-53), l'échéance des incidences à des lieux différents n'est que le corollaire de l'écart de TO qui les sépare. S'interrogeant d'autre part sur la sémantèse adjectivale dans **vieux joueur/joueur vieux**, elle envisage bien comme signifié de puissance une «idée très générale de durée allant au plus», mais lui préfère finalement une dématérialisation à partir d'un signifié d'effet (!), le sens «plein», «habituel» (je souligne): «avancé en âge».

19. Dans *Systématique* (1981:52-53), et sans renier explicitement l'article de 1963, il parle plutôt d'une qualification par l'adverbe des trois moments de l'«opérativité verbale»: la causation avec (9a), l'opération avec (9b) et l'effectation avec les adverbes courts (**chanter juste**). On en revient alors à une incidence à une genèse en cours.

En figure:

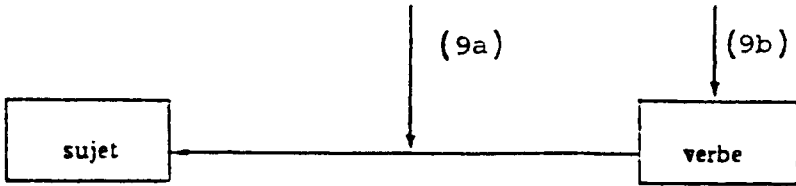


Figure 7

Comme pour la position de l'adjectif, le rôle de la variable lexicale est totalement occulté, alors que la sémantèse des adverbes commande visiblement l'interprétation: «patient» est une qualité de *on*, l'action de «chercher» est vaine. L'hypothèse d'apports syntaxiques multiples à un mouvement mental, que l'esprit a quelque mal à concevoir et que tous les guillaumiens n'acceptent pas, a donc toutes les chances d'être une autre superfluité théorique: on lui substituera l'incidence unique de l'adverbe à l'événement formellement représenté dans le verbe, lui-même apport à la personne intra-verbale (Le Flem 1984:113-114 et note 14).

Le cas de (9c) et (9d) est différent, car la qualification adverbiale y englobe tout le reste de l'énoncé, d'où l'étiquette traditionnelle d'adverbe de phrase. L'opinion de G. Moignet (1981:50-51) qu'il «constitue une appréciation portée sur le dire et non sur le dit. Il qualifie l'acte d'énonciation» est justement récusée par C. Guimier (1984:75-86): c'est bien le dit — la résistance du TO dans (9c), le fait de se tromper dans (9d) — qui est visé. Toutefois, l'acte d'énonciation détient selon lui la clef du problème, ce qui le conduit à explorer les nouvelles avenues ouvertes par les études de A. Joly et D. Roulland (1980) et R. Valin (1981). La figure 8 et les classes d'adverbes de (10) résument le bilan²⁰.

20. La figure 8 est de C. Guimier (p.80), complétée par moi.

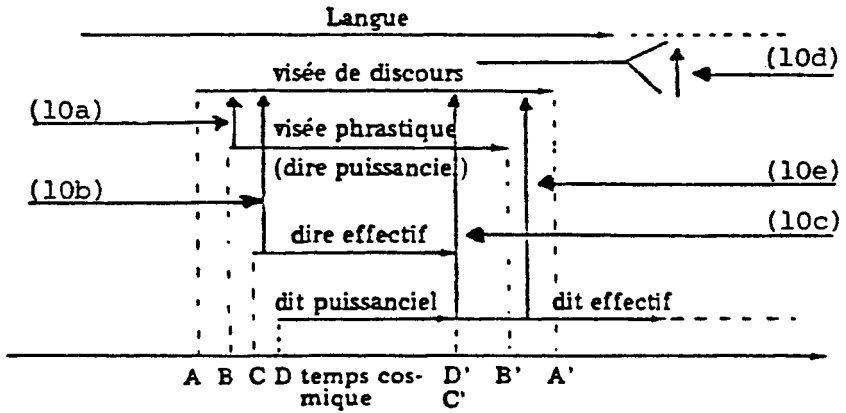


Figure 8

- (10) a. Sommairement, métaphoriquement, en bref, littéralement, etc.
 b. Premièrement, ensuite, finalement; également; inversement; donc; etc.
 c. Heureusement, bizarrement; probablement, fatalement, bien sûr, etc.
 d. Réellement, visiblement, apparemment, vraiment, etc.
 e. Ça devait arriver, fatalement. (position finale)

L'idée de base est que le locuteur contrôle chacune des étapes de la construction d'une phrase — visée phrastique, dire efficace, dit puissant, dit efficace — en comparant les résultats à la visée de discours conditionnante (flèches verticales), et que l'adverbe de phrase fait son incidence à ces diverses mises en rapport (flèches horizontales). La typologie esquissée, à cheval sur deux modèles de l'énonciation non concordants, pousse jusqu'à la caricature la thèse de l'incidence à une incidence. L'incidence support y unit en effet du linguistique au non/ pré-linguistique de la visée de discours: elle n'est donc plus syntaxique comme pour les adverbes «de syntagme» de (9a) et (9b), mais logique²¹. Avec (10d), elle se situe même entièrement dans le non-linguistique où elle relie, s'autorisant de la distinction peu claire de Guillaume

21. Pour R. Valin (1981:50) qui en est le promoteur, l'incidence logique est seulement une incidence du dire efficace (psychisme sous sémiologie) à la visée de discours.

entre **sens littéral** et **sens d'intention**²², deux niveaux artificiellement distingués au sein de la visée de discours. Chaque type, d'autre part, repose sur un rapport lâche et contestable entre le sens des adverbes et la tâche assignée à chaque étape, paraphrasable par un syllogisme mou; par exemple, pour (10a):

- M: la visée phrastique est la phase de mise en forme linguistique
 m: **sommairement** indique la forme linguistique (?) du dire
 C: **sommairement** est incident à l'incidence de la visée phrastique à la visée de discours

Le lien des adverbes de (10a) avec la visée phrastique — de nature linguistique! — est déjà plus que ténu, mais l'auteur y range également **confidentiellenent**, **franchement**, etc., dont il avoue candidement qu'ils «qualifient une forme «non linguistique» du dire», et qui pourraient aussi bien relever du sens d'intention en (10d). Pour (10b) et (10c), on s'interroge: l'agencement du discours, la «linéarisation du dire» marquée entre autres par les adverbes ordinaires (**premièrement**, etc.) a-t-elle bien lieu dans le dire effectif? la qualification du contenu par les modalisants de (10c) dans le dit puissanciel plutôt que dans le dire effectif? De même, tous les membres de (10c) fonctionnent en (10e) avec le même sens: est-il alors justifié de voir dans la position finale de la séquence le signe d'une incidence tardive au dit? Enfin, les cinq types sont discriminables en termes de TO: l'incidence (10e) au dit est tardive, celle de (10d), circonscrite à la visée de discours, est précoce, et les inclusions successives dans la figure 8 règlent l'ordination de (10a), (10b) et (10c), cette dernière, qui en qualifie le contenu, devant (?) survenir au terme de l'énonciation. Les adverbes de (9a) et (9b) qui interviennent vraisemblablement dans la zone du dire effectif et du dit puissanciel sont alors des médians, encadrés par les adverbes de phrase, ce qui n'est certes pas conforme au sentiment linguistique. L'ordre, de toute façon, compte peu en regard du fait que le recours au TO transgresse ici le principe d'immanence: porteur d'une incidence à la nébuleuse de la visée de discours, il franchit les limites de la systématique linguistique. Rien d'étonnant dès lors à ce que, engagé sur cette pente, C. Guimier conclue sur la nécessité d'élargir la perspective à l'interlocution.

22. Cf. Joly et Roulland 1980:1.4, 1.6, 1.7, 1.8, 2.4, 3.3.

4. Conclusion

Le postulat du TO, révolutionnaire lors de son apparition avec *Temps et verbe* (1929), n'a jamais fait l'objet d'une évaluation approfondie. Aujourd'hui que s'accroissent les divergences entre orthodoxes et réformistes à propos de ce concept central du mentalisme guillaumien, le besoin s'en fait plus impérieux encore. Le questionnement, auquel n'échappe que l'évident — penser, parler exige du temps —, n'évitera aucun point névralgique: la conception générale de la langue — plausible — comme une «topographie cinématique» de systèmes interreliés (Valin 1971:53); plus incertains, la linéarité et la non-réversibilité de ceux-ci, alors qu'il est acquis que le cerveau fonctionne en parallèle, ainsi que leur parcours obligé par la pensée dans l'acte de langage, sérieusement concurrencée par l'évocation synoptique, instantanée, de chaque système convoqué, avec dépense égale de TO pour la sélection de toute forme²³. Cet article dénonce d'ores et déjà le fictif, qui consiste en une surproduction de sens qui n'épargne aucun stade de l'énonciation, du projet de discours à la clôture de la saisie phrastique: polysémie du signe, subduction, incidence à des genèses ou à des incidences en cours surchargent sans nécessité les composantes morphologique et syntaxique. Deux facteurs favorisent l'extension du mal: d'abord, une perversion méthodologique qui pose a priori l'appareil explicateur (TBR, vecteurs, etc.), puis s'efforce d'en remplir les positions, d'y intégrer, quitte à les forcer, les données d'observation; ensuite, une forme de narcissisme qui contrarie l'idéal de simplicité poursuivi par toute science: tout accroissement de complexité du système par le linguiste est un hommage à sa propre virtuosité cérébrale en tant qu'utilisateur du langage, et à l'ingéniosité de l'espèce qui l'a créé et dont il est le représentant. Il est donc naturel que cet appendice superficiel de la psychomécanique serve à appâter les profanes et séduise les néophytes.

23. Certains textes de Guillaume semblent l'accréditer: «Le système de la conjugaison rapidement évoqué (...) expose à égalité toutes les formes qu'il contient. (...) le choix d'une forme parmi celles que le système présente toutes ensemble, ce qui permet d'en prendre d'un seul regard une vue totale (...) (1973a:139-140; je souligne).

Le TO est malade de sa puissance, qu'il importe de contraindre par la stricte observance de trois règles:

- la non-commission du «péché de réalité», qui est «de fourrer dans les mots ce que l'analyse de la réalité qu'ils désignent a pu (...) fournir» (Chevalier 1982:94);
- la «fonction sémiologique» (Hjelmslev) ou la «raison du signifiant»: «le signifié n'a de lieu, de forme et d'existence que dans et par le signifiant» (Chevalier, Launay, Molho 1984:40);
- la prise en compte des «opérations morpho-syntaxiques» (Léard 1984).

La fabrication du sens n'est plus alors intégralement assurée par l'institué de la langue: elle est orchestrée dans l'effection par le locuteur, maître de la combinatoire discursive. Libérée, allégée, la théorie prend un visage plus humain, mieux en accord avec le «principe supérieur d'économie (...) d'une recherche du MOINS dans le plan de la langue et du PLUS dans le plan du discours.» (Guillaume 1964:205).

Daniel C. Le Flem
Université Laval

Références

- CERVONI, J. (1984) «Prépositions et continuum», *Modèles linguistiques*, VI, 2, pp. 87-98.
- CHEVALIER, J.-C. (1982) «Le péché de réalité», *Langues et linguistique*, 8, 2, pp. 91-125.
- CHEVALIER, J.-C., M. Launay et M. Molho (1984) «La raison du signifiant», *Modèles linguistiques*, VI, 2, pp. 27-41.
- CHEVALIER, J.-C., M. Launay, M. et M. Molho (1986) «Le fardeau», *Langages*, 82, pp. 5-11.
- CURAT, H. (1982) *La locution verbale en français moderne*, Québec, Les Presses de l'Université Laval.
- CURAT, H. (1985) «Les théories psychomécaniques de l'article», *Revue québécoise de linguistique*, 4, 2-3, pp. 9-20.
- GUILLAUME, G. (1941) Conférence du 13 novembre 1941 à l'École Pratique des Hautes Études, série C (inédit).
- GUILLAUME, G. (1945) Conférence du 7 juin 1945 à l'École Pratique des Hautes Études (inédit).
- GUILLAUME, G. (1948) Conférence du 20 février 1948 à l'École Pratique des Hautes Études (inédit).
- GUILLAUME, G. (1964) *Langage et science du langage*, Paris, Nizet et Québec, Les Presses de l'Université Laval.
- GUILLAUME, G. (1973a) *Principes de linguistique théorique de Gustave Guillaume*, Québec, Les Presses de l'Université Laval et Paris, Klincksieck.
- GUILLAUME, G. (1973b) *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume 1948-1949c, Grammaire particulière du français et grammaire générale (IV)*, Paris, Klincksieck et Québec, Les Presses de l'Université Laval.
- GUIMIER, C. (1980) «Les verbes de discours résultatifs en anglais moderne», in: Joly, A. et Hirtle, W.H. (dirs.), *Langage et psychomécanique du langage*, Presses universitaires de Lille et Québec, Les Presses de l'Université Laval, pp. 201-216.
- GUIMIER, C. (1984) «L'adverbe de phrase. Essai d'interprétation psychomécanique», *Modèles linguistiques*, VI, 2, pp. 75-86.

- HJELMSLEV, L. (1968) *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Les Éditions de Minuit.
- HJELMSLEV, L. (1971) *Essais linguistiques*, Paris, Les Éditions de Minuit.
- JACOB, A. (1980) «De la psychomécanique à une anthropologie opérative», in: Joly, A. et Hirtle, W.H. (dirs.), *Langage et psychomécanique du langage*, Presses universitaires de Lille et Québec, Les Presses de l'Université Laval, pp. 513-524.
- JOLY, A. (1986) «La détermination nominale et la querelle des universels», in: J. David et G. Kleiber (dirs.), *Déterminants: syntaxe et sémantique*, Recherches linguistiques, études publiées par le Centre d'analyse syntaxique, Université de Metz, Faculté des Lettres et Sciences humaines, XI, pp. 113-133.
- JOLY, A. et LEROUGE, M.-J. (1980) «Problèmes de l'analyse du temps en psychomécanique», *La psychomécanique et les théories de l'énonciation*, Presses universitaires de Lille, pp. 7-35.
- JOLY, A. et ROULLAND, D. (1980) «Pour une approche psychomécanique de l'énonciation», in: Joly, A. et Hirtle, W.H. (dirs.), *Langage et psychomécanique du langage*, Presses universitaires de Lille, Québec, Les Presses de l'Université Laval, pp. 537-581.
- LAUNAY, M. (1986) «Effet de sens: Produit de quoi?», *Langages*, 82, pp. 13-39.
- LÉARD, J.-M. (1984) «Le temps opératif: nécessité théorique ou mise à l'écart des autres opérations morphosyntaxiques?», *Modèles linguistiques*, VI, 2, pp. 65-74.
- LE FLEM, D.C. (1975) «Relation entre l'antéposition de l'adjectif dans le syntagme nominal et la variation des/de de l'article partitif», *Revue des langues romanes*, LXXXI, 2, pp. 467-484.
- LE FLEM, D.C. (1984) «Des faits à une théorie du système verbal: le problème du sens», *Langues et linguistique*, 10, pp. 123-150.
- MAILHAC, J.-P. (1986) «Le temps opératif: un paramètre nécessaire?», Communication au Colloque de Cerisy (inédit).
- MOIGNET, G. (1963) «L'incidence de l'adverbe et l'adverbialisation des adjectifs», *Travaux de linguistique et de littérature*, I, pp. 175-194.
- MOIGNET, G. (1981) *Systématique de la langue française*, Paris, Klincksieck.
- POTTIER, B. (1974) *Linguistique générale. Théorie et description*, Paris, Klincksieck.
- TOUSSAINT, M. (1967) «Gustave Guillaume et l'actualité linguistique», *Langages*, 7, pp. 93-100.
- TOUSSAINT, M. (1972) «Vingt ans après ou G. Guillaume et la neurolinguistique analytique», *Revue romane*, VII, pp. 68-89.

- TOUSSAINT, M. (1983) «Du temps et de l'énonciation», *Langages*, 70, pp. 107-126.
- VACHON-L'HEUREUX, P. (1984) «Le mot et son emploi en phrase: l'adjectif épithète d'après Gustave Guillaume», *Modèles linguistiques*, VI, 2, pp. 43-53.
- VALIN, R. (1955) *Petite introduction à la psychomécanique du langage*, Québec, Les Presses de l'Université Laval.
- VALIN, R. (1964) *La méthode comparative en linguistique historique et en psychomécanique du langage*, Québec, Les Presses de l'Université Laval.
- VALIN, R. (1965) «Avant-propos» de *Temps et verbe* de G. Guillaume, Paris, Champion, XI-XXI.
- VALIN, R. (1971) «Introduction», in: G. Guillaume, *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume 1948-1949a. Structure sémiologique et structure psychique de la langue française I*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, pp. 9-58.
- VALIN, R. (1981) *Perspectives psychomécaniques sur la syntaxe*, Québec, Les Presses de l'Université Laval.
- VALIN, R. (1984) «Pour une phénoménologie vraie du langage», *Modèles linguistiques*, VI, 2, pp. 11-26.
- VALIN, R. (1985) «Centenaire d'une naissance: Gustave Guillaume (1983-1960)», *Historiographia linguistica*, XII, 1/2, pp. 85-104.
- VASSANT, A. (1980) «Incidence et décadence dans l'analyse du présent français», in: Joly, A. et Hirtle, W.H. (dirs.), *Langage et psychomécanique du langage*, Presses universitaires de Lille et Québec, Les Presses de l'Université Laval, pp. 284-309.
- WILMET, M. (1972) *Gustave Guillaume et son école linguistique*, Paris, Nathan et Bruxelles, Labor.
- WILMET, M. (1980a) «Le système de l'article français: un bilan critique», *Travaux de linguistique et de littérature*, XVIII, 1, pp. 53-64.
- WILMET, M. (1980b) «Linguistique et métalinguistique: sur l'acception des termes «défini» et «indéfini» en grammaire française», in: M. Wilmet et al. (dirs.), *Linguistique romane et linguistique française, Hommage à J. Pohl*, Bruxelles, Éditions de l'ULB, p. 235-245.
- WILMET, M. (1982) «Le modèle guillaumien: principes et perspectives», *Modèles linguistiques*, IV, 2, pp. 7-25.